

FRANÇOIS MONIN

MÈRES MORTES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525156

Dépôt légal : février 2026

Famille Classens de Lormeau

Auguste épouse Rénée Magadiou**

Madeleine 1894 – 1979**

Pierre 1896 – 1918*

Famille Delacourt

Aristide épouse Laurence Blot

4 fils dont 3 morts* à la guerre 14-18

Edouard 1892 – 1979

Edouard Delacourt « épouse » Madeleine Classens de Lormeau (Bon-papa et Bonne-maman). Il est le cousin germain de cousin Edouard, époux de cousine Madeleine**

Pierre 1926 – 1926*

Pierre 1927 – 2003*

Gilberte 1928 – 1933*

Bertrand 1934 – 1984*

Famille Dejonghe

Paul épouse Amélie Wattenne

Henri 1893 – 1945*

Gabrielle 1895 - 1962

Famille Mairesse

Zénon épouse Alice Pamard

Andrée 1903 – 1979**

Adrien 1905 – 1910*

Jean 1916 – 1996

Oncle Paul*, Oncle Victor* et Oncle André*, morts en 1928 comme Alice, sont les frères de Zénon, de Tante Marie* et de Tante Lydie

Henri Dejonghe épouse Andrée Mairesse (Grand-mère)**

Charles 1923 – 1947*

Henri 1924 – 1947*

Dominique 1927 – 1947*

Jacqueline 1928 – 2015**

Pierre Delacourt épouse Jacqueline Dejonghe**

Marie-Pierre 1954**, épouse Hubert, deux filles Charlotte et Valentine*

Dominique 1956**, épouse Pierre, trois filles Alice, Marie, Hortense et un garçon Martin, filleul de Jacques

Jacques 1961, épouse Patricia, no comment

Philippe-Auguste (Calimero) 1963, épouse Hélène, trois fils Théodore, Matthieu et Hugo et une fille Laure* du premier lit, puis « prénom imprononçable », aucun enfant du deuxième lit.

Bertrand Delacourt épouse Monique Marel, en premières noces

Béatrice 1956, handicapée à la naissance

Bertrand Delacourt épouse Suzanne du Tilleul, en secondes noces

Edouard 1961

Elisabeth 1964

Jean 1966

* Morts tragiques. Dix-huit en tout. ** Mères mortes. Six en tout.

Chapitre 1 – Les premières fois

Le dimanche vingt décembre 2015, à vingt heures et trente-deux minutes, quatre jours avant le Noël familial, dans son appartement du centre d'Angers, Préfecture du Maine-et-Loire, Jacqueline Delacourt, née Dejonghe, veuve depuis douze ans, quatre-vingt-sept ans depuis peu, décida de mourir alors qu'elle allait passer à table avec son fils Jacques, cinquante-quatre ans, inquiet pour elle, d'ailleurs le seul de sa fratrie de quatre, et venu en conséquence de Paris passer son week-end chez elle.

Elle l'avait rejoint au salon, car elle voulait écouter les « nouvelles ». Jacques avait dressé la table et le dîner cuisait. C'est la première fois qu'il cuisinait pour sa mère.

— Fatiguée, je suis fatiguée.

Il s'absenta un court instant pour aller vérifier à la cuisine que tout était en ordre. Quand il revint au salon, sa mère était renversée en arrière, les yeux révulsés, le souffle court. On aurait dit qu'elle avait été violemment frappée au visage.

Il lui prit les mains avec la sensation que ce geste de tendresse, d'attention sonnait faux. Et il l'était, car ils n'avaient jamais eu aucun geste de tendresse l'un pour l'autre. Il le gêne encore, parfois, ce geste. Il l'avait fait comme l'aurait fait un bon fils. Jacques était pourtant seul avec sa mère. Il voulait néanmoins qu'on pense qu'il était un bon fils, le bon fils, son fils.

— On est un con, disait Grand-mère, sa grand-mère maternelle et mère de Jacqueline, de ses expressions vidées de leur sens, si elles en ont eu un jour, qu'elle affectionnait ce

qui laissait toujours à Jacques un goût d'inachevé et un fort sentiment de non-dit. Trop facile.

L'instant fut furtif, pas immédiatement compris de Jacques. C'est la gêne, l'impression d'un rien qui aurait dû être un tout, qu'il avait ressentie qui le lui fit entendre après coup. Il y penserait pendant des mois. Il faudrait qu'il le reconstitue précisément, passant des heures à le revivre, au bureau, dans son lit, dans la rue où il s'arrêtait brusquement le regard fixe, ce moment où il avait découvert sa mère, Jacqueline, renversée en arrière sur le canapé de son salon, alors qu'il revenait de la cuisine où, pour la première fois, il avait cuisiné pour cette femme de quatre-vingt-sept ans. Sa raison reprit rapidement le pas. Jacques pouvait être très raisonnable. Il était toujours l'homme de la situation. C'est sans doute pour cette raison que sa mère avait décidé de mourir avec lui et pas avec l'une de ses deux sœurs ou de son incapable de frère. Au moins, avec lui, tout se passerait « bien ».

Grand-mère était morte seule dans son appartement parisien de la rue Théodore de Banville, Paris 17, où elle avait emménagé avec ses enfants dès le début de la guerre, la seconde. Sans nouvelles depuis plus d'une semaine, les parents de Jacques avaient décidé de venir à Paris, de leur province. Il se pouvait bien sûr que Grand-mère fût partie en voyage comme elle en avait l'habitude, sans prévenir personne. Une femme indépendante, cette grand-mère.

— J'avais la signature des chéquier, avant la guerre, c'est te dire.

Mais bon, plus d'une semaine sans répondre au téléphone, c'est beaucoup. Même pour Jacqueline Delacourt, qui appelait sa mère chaque semaine, on passait son temps à s'engueuler, une sorte de rituel familial dont personne ne connaissait l'origine et pourtant.

Les coups de sonnette intempestifs étaient restés sans réponse. Grand-mère avait refusé de donner ses clés à sa fille.

— Et puis quoi encore, je ne suis pas invalide !

Pierre Delacourt, le père de Jacques, homme fort et solide, enfonça difficilement la porte après plusieurs coups d'épaule.

Il en garderait une douleur le reste de sa vie. Une souffrance de plus pour cet homme souriant, aimé de tous.

— Tu es solide comme ton père, disait-on à Jacques.

— Ah votre père, il est tellement gentil.

Traversant le large vestibule talonné par sa femme, il alla rapidement vers la chambre de Grand-mère, qui reposait tranquillement sur son lit, le buste en travers et les pieds pendant. Vêtue de sa sempiternelle chemise de nuit et coiffée de son bonnet, sans ses dents qu'elle enlevait toujours la nuit, par crainte de les avaler.

— Pour protéger les plis de mes cheveux.

On comprit plus tard pourquoi. Le médecin du quartier que ni Jacqueline ni Pierre ne connaissaient, mais qui semblait bien connaître Grand-mère vint constater le décès : elle avait voulu se lever, une douleur aiguë au ventre l'ayant réveillée brusquement et était retombée ainsi, en diagonale sur son lit, terrassée par cet ulcère qui, soudainement, s'était rappelé à son bon souvenir et qui l'avait déjà ennuyé en 1951, un an avant le mariage de sa fille Jacqueline, sa seule fille d'ailleurs, avec Pierre Delacourt, d'une de ses familles grandes bourgeoises parisiennes, fortune du Second Empire dans l'industrie pharmaceutique, c'est dire si Grand-mère, femme énergique du Nord et née dans un milieu plus simple, avait toujours détesté son gendre, à dire vrai mal à l'aise dans ce milieu trop tout pour elle qui la rendait jalouse et tout de même sèche et légèrement agressive, avec cet homme charmant, détestation qui expliquait en partie qu'on s'engueulait chaque semaine au téléphone.

La mère de Jacques avait toujours dit depuis lors :

— Je ne veux pas mourir seule comme ma mère.

À l'époque, Jacques venait tout juste d'avoir 18 ans et finissait sa première année de Maths sup à Stanislas. Il y était pensionnaire et passait ses week-ends chez sa grand-mère, qui lui lavait son linge et le laissait assez libre. Jacqueline avait donc décidé que ce serait à lui de veiller sa grand-mère le temps de retourner dans leur province pour aller chercher des habits de deuil. On ne discute pas ce genre de décision même

si Jacques, qui aimait beaucoup sa grand-mère, son indépendance surtout, n'en avait pas très envie. Il passa donc la nuit, à son chevet, il ne voulait pas la laisser seule, on se demande bien pourquoi, puisqu'elle était morte, sans pouvoir dormir. Il se souvenait très bien de cette veillée mortuaire. Lui aussi s'était dit aussi « Jamais plus ».

Trente-six ans plus tard, il réalisait le vœu de sa mère.

Mais, pour lui, rebelote. Jacques allait donc faire ce qu'il faut. N'avait-il pas été élevé pour faire ce qu'il fallait, en toutes circonstances ? Obéir. Pour avoir la paix surtout. Ça n'était pas le moment de se rebeller, se disait-il, ce qu'il ne cessait de faire depuis ses 7 ans, aux dires, jamais contestés, de Jacqueline, la toute-puissante.

Il lâcha la main de sa mère dont la tête était toujours renversée sur le dos du canapé et se précipita pour appeler le SAMU. Il mit en route le haut-parleur de son téléphone mobile. Le médecin, qui prit quasi immédiatement son appel, lui dit que les secours allaient arriver très vite.

Elle lui dit aussi de prendre sa mère dans ses bras, tellement légère et pourtant inerte, et de la déposer sur le sol pour lui faire un massage cardiaque. C'est la première fois qu'il prenait sa mère dans ses bras. C'était aussi la première fois qu'il faisait un massage cardiaque. Masser le cœur de sa mère sans cœur, ou plutôt empêchée du côté du cœur, mais ce n'est pas une excuse. Le médecin le guidait au téléphone :

— un, deux, trois, quatre, cinq et six,

— Bravo Monsieur, vous vous débrouillez très bien, disait-elle en guise d'encouragements.

Comme on aurait guidé un aveugle. Sa mère, cette femme abrupte, dure, jamais contente, jamais félicitante, en colère pour tout et contre tous, dépourvue d'amour et d'humour, qui prônait le « vite fait, bien fait » en toutes circonstances, était désormais ce petit être fragile que Jacques essayait de réanimer et dont il avait l'impression qu'il lui enfonçait la poitrine.